

Cop28 : « On décide du monde que l'on va laisser »



La raffinerie de pétrole d'Anacortes (État de Washington), dans le nord-est des États-Unis.

Archives David Ryder, Reuters

○

La Conférence mondiale sur le climat se tient à Dubaï (Émirats arabes unis) à partir d'aujourd'hui. Jean Jouzel fera partie de la délégation française. Fervent défenseur du climat, il espère que l'arrêt définitif des énergies fossiles sera discuté.

Entretien

Qu'espérez-vous de cette Cop ?

Je n'en attends pas grand-chose. Ce serait un succès si on fixait une date de fin des combustibles fossiles. La neutralité carbone, que l'on doit atteindre en 2050, est impossible si on n'amorce pas une diminution très rapide du pétrole, du charbon et du gaz.

Est-ce que vous faites un constat d'échec ?

Oui, même si des choses ont été faites. Il y a vingt ans, on évoquait la possibilité d'un climat qui irait vers +4 à +5 °C d'ici à la fin du siècle. Là, on évoque 3 °C. On a un peu progressé mais on est loin de l'objectif de

réchauffement à +1,5 °C de l'Accord de Paris. Ce dont on décide aujourd'hui, c'est le monde qu'on va laisser aux jeunes. À +3 °C, ils auront des difficultés à s'adapter.

Vous avez participé à toutes les Cop depuis 2001. Quelle évolution avez-vous constatée ?

Quand j'ai commencé, il y avait beaucoup de questions qui se posaient encore sur la réalité du réchauffement, et son lien avec les activités humaines était largement interrogé. Aujourd'hui, grâce aux derniers rapports du Giec, la question ne se pose plus, on sait que c'est lié. Dans les Cop d'aujourd'hui, on travaille sur des solutions.

Dans *Ouest-France* en 2003, lors de la canicule meurtrière, vous disiez déjà : « le XXI^e siècle connaîtra un changement climatique majeur ». C'était il y a vingt ans...

J'ai toujours été convaincu que nous irions vers un réchauffement important, il n'y a pas de surprise. Ce que l'on vit aujourd'hui c'est ce que notre communauté scientifique envisage depuis cinquante ans. Les décideurs politiques et le grand public n'ont réellement accepté la réalité qu'à partir du moment où ils ont vécu ce réchauffement, comme c'est le cas actuellement. C'est mon regret, qu'on n'ait pas accordé de la crédibilité aux scientifiques dès le départ. Les scientifiques ont fait leur travail. Maintenant, on observe un fossé entre les discours des politiques et ce qui est mis en place.

Aujourd'hui, vous parlez plus de politique que de climat...

C'est un sujet éminemment politique. On ne peut pas dissocier le réchauffement climatique, qui touche notre vie de tous les jours, du fonctionnement de la société. Ça m'a semblé logique que les décideurs s'y intéressent dès le départ. Et j'ai essayé de transmettre mes connaissances à tous les décideurs politiques. Depuis Jacques Chirac, j'ai échangé avec tous les présidents successifs, avec Nicolas Sarkozy au moment du Grenelle de l'environnement, avec François Hollande au moment de l'Accord de Paris, et avec Emmanuel Macron. J'ai eu l'impression qu'ils comprenaient le

problème. Mais ils sont tiraillés entre le constat scientifique, très clair, et des intérêts divergents.

En ce moment, un courant plus radical traverse la communauté scientifique. Vous aussi, vous avez l'impression d'être plus radical qu'avant ?

Peut-être moins que d'autres. J'ai dû signer quatre ou cinq tribunes dans *Le Monde* sur les deux derniers mois. Je ne fais pas partie d'Extinction rebellion mais je respecte cet engagement. J'étais aussi très heureux que le mouvement des Soulèvements de la Terre ne soit pas dissous. Ce qui est important, c'est de s'engager, et chacun le fait à sa façon. Moi, j'essaie de garder ce qui fait mon expertise. J'y consacre aussi tout mon temps.

Recueilli par Lucie BRAS.